Noël Simsolo

Clown



Hors Noir

HC
Éditions
Hors Commerce

Du même auteur (Ouvrages disponibles)

Romans :

Disparu en mai 68, *Le Passage, 2004*
Les Vampires de Gand *(Edgar Flanders), Seuil Jeunesse, 2004*
Les Crimes de la momie *(Edgar Flanders), Seuil Jeunesse, 2004*
Les Sept poules de Christelle *(Le Poulpe), Baleine/Seuil, 2003*
La Chair des femmes, *Éditions Hors-Commerce, 2003*
Les Derniers Mystères de Paris *(Pierre de Gondol), Baleine/Seuil, 2002*
Exterminateurs *(Les Piétons du siècle), Seuil, 2001*
Tête-à-queue *(co- Didier Daeninckx)*, *Baleine/Seuil, 2000*
Prédateurs *(Les Piétons du siècle), Seuil, 2000*
Retour d'amour à Lille, *Baleine/Seuil, 2000*
Images de chair *(Les Piétons du siècle), Seuil, 2000*
Les Enfants de l'enfer, *Baleine/Seuil, 1999*
Apocalypse Nord, *Baleine/Seuil, 1997*
Couleur sang, *Baleine/Seuil, 1996*
Un travelo nommé Désir (*Le Poulpe), Baleine/Seuil, 1996 ; Librio, 2000*
Ciel noir, *Série Noire, Gallimard 1991*

Essais :

Clint Eastwood, un passeur à Hollywood, *Éditions Cahiers du Cinéma, 2003*
Conversations avec Sergio Leone, *Éditions Cahiers du Cinéma, 1999*
À propos de Pierre Molinier *(co- Bourgeade/Bouxyou),*
Variable/À l'enseigne des Houdin, 1999
Les Sorties du dimanche *(co-Willy Ronis), Nathan, 1997*
Sacha Guitry, *Éditions Cahiers du Cinéma, 1988*
Il était une fois... Samuel Fuller *(co- Jean Narboni),*
Éditions Cahiers du Cinéma, 1985
Le Monde de Jerry Lewis, *Le Cerf, 1969*

39245184

Noël Simsolo

Clown

BnF
L.C.A

04

Éditions Hors Commerce

LE-20040928-43945
004-226087

© Éditions Hors Commerce, 2004
83, rue de Reuilly – 75012 Paris
Bureaux : 14/18, rue Kléber 93100 Montreuil
Tél. 01 48 51 07 48 – Fax 01 48 59 43 92
10, rue Montebello
86500 Montmorillon
Tél. 05 49 84 53 10
Site Web : horscommerce.com

1

Le chant des oiseaux troua le sommeil de Léopold. Il s'éveilla dans cette déchirure et vit que les ombres des arbres paraissaient encore cendres et brouillard. Dans le lointain, l'horizon s'éclairait d'une lumière d'encre bleue.

Sur la table de nuit, les chiffres rouges d'un réveil radio marquaient à peine six heures.

Léopold écarta les draps de son lit, posa le pied sur le carrelage froid de sa chambre, saisit le revolver dissimulé sous l'oreiller et le glissa dans la poche de son pyjama.

De pâles rayons de soleil commençaient à pénétrer à l'intérieur de la maison.

L'eau glacée emplit la baignoire et l'homme s'y plongea, conservant son arme à portée de la main. Aucun sentiment ne pouvait se lire sur son visage. Il restait là, immobile et calme, les yeux fixés sur le miroir qui recouvrait le plafond de la salle de bains. Son image s'y reflétait et il vérifia l'extraordinaire banalité de son physique. Une ressemblance avec tout le monde. Avec personne. Une transparence qui valait tous les déguisements et qui constituait pour lui la meilleure des protections.

Après quelques minutes d'immersion, il sortit du bain et se sécha le corps avec des gestes mécaniques.

Dehors, le jour s'était levé. Un vent d'hiver soufflait sur la campagne environnante.

Léopold lustra le dessus de ses chaussures. La peau de chamois glissait en un mouvement régulier, écrasant le cirage jusqu'à ce qu'il n'en reste plus la moindre trace grasse sur le cuir.

Quand cette opération fut terminée, il s'habilla de façon sobre et descendit à la cuisine. Le réfrigérateur ne contenait qu'une bouteille de lait. Il en but un verre et étudia la photographie de la cible, le plan de la ville où le contrat devait s'effectuer et l'itinéraire prévu pour gagner la Belgique. Sa mémoire ayant enregistré facilement ces détails, il brûla les documents dans l'évier et attendit qu'il n'en reste que du papier calciné.

Assuré que tout était en ordre, il nettoya l'émail à grande eau, ferma les volets, verrouilla les portes et traversa le jardin à l'abandon.

Avant de monter dans sa voiture, Léopold regarda le ciel.

Au nord, des bandes de nuages gris annonçaient une journée pluvieuse.

*

Quelque part dans Bruxelles, perdue entre la place des Martyrs et le théâtre de la Monnaie, l'école Jean-Michel Charlier occupait la rive sans soleil d'une petite

rue. L'établissement accueillait surtout les enfants de diplomates ou de gros industriels.

Léopold n'eut aucune difficulté à trouver cet endroit. Après en avoir examiné les différents accès, il constata qu'il avait du temps devant lui. Les classes primaires sortaient à dix-sept heures.

La pluie tombait depuis le début de l'après-midi. Des flaques d'eau parsemaient la chaussée. Les rares passants contournaient ces obstacles avec prudence, attentifs à ne pas déraper sur les pavés mouillés.

Les voitures avançaient aussi au ralenti. Derrière la vitre des cafés, les buveurs observaient la force du déluge. Résignés, ils commandaient une autre bière ou un verre de genièvre.

Cette situation contraria Léopold. Elle favorisait sa mission tout autant qu'elle augmentait le risque de se faire repérer avant d'avoir pu agir. Il devait éviter de s'exposer inutilement.

La foule était un meilleur rempart.

Il obliqua vers la rue Neuve, à la recherche d'une salle de cinéma pour abriter son attente.

Alors, assis sur un fauteuil de la dernière rangée, Léopold se laissa moisir dans une manière d'absence. Personne ne prêtait attention à lui. La pénombre l'isolait. Les rires des spectateurs ne lui parvenaient plus. Ses yeux fixaient l'écran sans distinguer l'image des acteurs.

Replié en lui même, il réussit à atteindre l'état d'insensibilité qui lui était nécessaire pour tuer.

*

Quand la porte de l'école s'ouvrit, des élèves s'échappèrent dans tous les sens. Ceux qui étaient les plus jeunes sautaient dans des voitures de maître qui stationnaient devant le porche. Les autres descendaient par petits groupes en direction de la place Sainte-Gudule.

Dirk Van Acker resta seul. L'appartement de fonction de son père était proche. Pas de rues à traverser. Il suffisait de suivre le trottoir et de tourner deux fois à gauche.

L'enfant n'avait que huit ans et, malgré ses petites jambes, il avançait très vite, rasant le mur pour ne pas recevoir la pluie.

Parvenu devant son immeuble, il se haussa sur la pointe des pieds, composa le code d'accès et poussa le lourd portail de verre.

Un homme l'aida, pénétra dans la résidence, appela l'ascenseur et s'y engouffra en lui demandant:

– Quel étage ?

Dirk regarda l'adulte et répondit d'une voix triste :

– Cinquième.

Léopold appuya sur le bouton, recula et sortit un rasoir droit de sa poche.

D'un geste rapide et précis, il égorgea l'enfant.

2

Gustave Lenoir alluma une cigarette et cala son grand corps maigre dans un fauteuil. Devant lui, un homme âgé de soixante-dix ans cachait mal son impatience et battait la semelle de son soulier droit sur la moquette. La sonnerie du téléphone retentit deux fois.

Elle s'arrêta, reprit trois fois et cessa de nouveau.

– Il a réussi, s'étonna le vieillard.

– En doutiez-vous ? répliqua Lenoir.

– Un enfant… Tout le monde n'ose pas.

– Je n'emploie pas n'importe qui.

L'homme hocha la tête, ravala sa gêne et déclara :

– À présent que son fils est mort, il me cédera tout.

Gustave l'interrompit d'un ton sec :

– Vos raisons ne m'intéressent pas. Donnez-moi l'argent.

Le vieil homme porta la main à sa poche et se ravisa :

– Ce signal téléphonique peut être du bluff. Qui me prouve que le gosse est vraiment mort ?

Lenoir tendit la main vers la table basse et tourna le bouton d'un poste de radio portatif. Un journaliste énonçait les dernières nouvelles sur les ondes de *France Info*. Il mentionna l'assassinat du petit Dirk Van Acker.

Le commanditaire se leva, éteignit le transistor et hurla :

– Il peut se faire prendre. Il nous dénoncera !

Gustave soupira. L'hystérie du septuagénaire le fatiguait. Il attarda son regard sur le filet de bave qui coulait entre les lèvres du vieillard. Un vague dégoût l'effleura et il parla lentement :

– Mon exécuteur ignore tout des individus avec lesquels je passe mes contrats. Je suis le seul contact avec eux… Comme avec lui… Je suis le seul à savoir où le joindre.

– Il connaît votre téléphone puisqu'il vient d'appeler.

– Ne soyez pas stupide. Je change de bureau pour chaque affaire. Les gens ne me joignent que par petites annonces. Un de vos amis vous l'a expliqué. D'ailleurs, c'est ainsi que vous avez fait appel à mes services. Je ne laisse rien au hasard.

– Et si je refuse de vous régler ?

Lenoir fixa son interlocuteur dans les yeux.

– Quand mon tueur n'a pas de mes nouvelles dans les quarante-huit heures qui suivent un contrat, il sait où je dépose le nom de mes derniers clients. Avec l'argent pour qu'il se charge d'eux…

Il y eut un long silence. Le vieil homme s'épongea le front, sortit deux gros paquets des poches de son pardessus et les lança sur les genoux de Gustave.

– Quatre cent mille francs français. Vous pouvez recompter.

Lenoir déchira le papier qui entourait les liasses de billets.

– Je vérifie toujours, dit-il posément.

Épuisé, le commanditaire se laissa choir sur une chaise, ouvrit un écrin de corail et y cueillit deux comprimés jaunes qu'il avala difficilement. Sa respiration redevint régulière. Il émit un petit rire qui gargouillait et, avec autant de rage que d'admiration, il interpella son complice :

– Vous êtes le diable.

Sans prendre la peine de relever le visage, Gustave réfuta l'affirmation.

– Moi, Dieu n'aurait jamais réussi à me chasser du jardin d'Éden.

3

La nuit tombait sur Gand. Léopold jeta le rasoir droit dans la Lys, tourna le dos au quartier de la cathédrale et marcha vers la place Wilson, calculant qu'il lui restait plus d'une heure avant de retrouver Gustave à l'endroit convenu.

Après avoir exécuté son contrat, il s'était promené dans Bruxelles. Sous la pluie. Jusqu'à la porte de Namur. Son errance ne l'avait pas sorti de cet état d'impassibilité vague où ses actes le projetaient à chacune de ses missions. Il allait toujours ici et là, sans rien voir et sans rien éprouver.

Ce fut plus tard, en roulant sur l'autoroute, qu'il retrouva quelque conscience, se souvenant à peine du crime et du signal téléphonique donné ensuite. Il aurait été incapable de décrire le visage de sa victime. Un flou l'entourait en cocon. Il en émergea péniblement et une sensation de frilosité lui donna la chair de poule.

Il avait conduit lentement, laissant de lourds camions le dépasser en klaxonnant. Il ne se sentait pas bien. La maladie jouait avec lui. Il la refusait de toutes ses forces. Avec tant de hargne que la fièvre le quitta lorsque Gand fut en vue.

À présent, Léopold flânait dans les rues chaudes, regardant les filles assises dans des vitrines et s'attardant parfois devant celles dont la peau était noire, car les femmes de couleur l'attiraient confusément. Du plus loin qu'il s'en souvienne, il n'en avait pas connu d'autres. Rien que des prostituées. Rarement. Il n'avait pas souvent besoin de faire l'amour. Et jamais à la suite d'un meurtre.

Il bifurqua sans regret vers la Maison du Peuple et pénétra dans sa cafétéria. Il y but de la bière brune et attendit. Comme toujours, personne ne faisait attention à lui. Les consommateurs conversaient en flamand. Quelques rires fusaient, mal couverts par la musique de jazz cool que diffusait le haut-parleur.

Il ne finit pas son verre.

L'heure du rendez-vous avec Gustave approchait.

Léopold paya, sortit et descendit les escaliers qui menaient au fleuve.

*

Le restaurant Flo se dressait sur la berge. Lenoir y était. Une rigole d'eau serpentait au milieu de la salle. Il y avait un plafond haut et des murs aux briques apparentes.

Léopold ressentit une impression de déjà-vu. Le lieu lui évoquait un bar de Manhattan, l'an dernier à New York, juste avant un travail…

Il s'installa devant Gustave et fit un signe au garçon.

Dehors, la pluie tombait de plus belle. Les lampes des réverbères transpiraient dans des halos de lumière. On

entendait aussi le fracas des tramways qui ferraillaient au loin.

Il ordonna :

– Donnez-moi du canard et de l'eau minérale.

Gustave fumait en l'observant. Après plusieurs minutes, il lui demanda :

– Tu vas bien ?

Le tueur répondit du bout des lèvres :

– Pourquoi cette question ?

– Par simple politesse, Léo…

Le garçon apporta les plats. Lenoir éteignit son mégot. Ils mangèrent en silence.

À la fin d'un contrat, le même rituel se déroulait entre les deux hommes. Ils dînaient dans un endroit éloigné du lieu du crime. Dans une autre ville. Sans un mot.

Au moment de l'addition, ils échangeaient les clés de leurs voitures et partaient chacun de leur côté.

L'argent pour l'exécuteur se trouvait à l'intérieur de la boîte à gants de son nouveau véhicule.

Léopold et Gustave firent donc comme à l'accoutumée.

*

Le passage de la frontière française s'effectua simplement. Il n'y eut pas de contrôle et, de toute façon, Lenoir n'utilisait jamais de voitures volées.

Sur l'autoroute du nord, le vent se mêlait à la pluie et rendait la conduite dangereuse. La plupart des automobilistes évitaient de commettre une imprudence. Léopold

les imitait, gardait son véhicule à droite et n'excédait pas la vitesse de soixante kilomètres à l'heure.

Ses yeux restaient grands ouverts. Le sommeil ne le menaçait pas. Il ne pensait à rien. Depuis longtemps, les souvenirs ne le hantaient plus. Sa liberté lui semblait reposer sur cette propension à l'oubli. Il se contentait d'exister le plus naturellement possible dans l'attente d'un message de Gustave et d'un nouveau contrat.

La nuit s'achevait quand il se gara dans la cour de sa maison en Sologne.

*

Gustave Lenoir ne quitta pas Gand. Un caprice… Le désir de traîner dans les bars pour y contempler la frivolité désespérée des noctambules… Il aimait épier leur ivresse, leurs faiblesses et disséquer cette façon dont les filles se jouent d'eux. Ce spectacle lui confirmait combien l'homme est vénal, lourd et sans volonté. Il savait s'en souvenir lorsqu'il traitait avec un client. À ses yeux, il n'y avait d'ailleurs que des victimes potentielles. Il faut appartenir à une marge peu commune pour être à l'abri des envies, des haines, des vengeances et des contrats d'élimination. Peu de personnes peuvent habiter un espace où elles demeurent invulnérables. Lui-même n'était pas sûr de n'avoir rien à craindre.

Les entraîneuses des cabarets devinaient qu'il n'était pas de la race des bavards englués par l'alcool. Elles n'insistaient donc jamais pour qu'il leur offre un verre. Son

regard moqueur suffisait pour qu'elle réalise l'inutilité de tenter avec lui leurs chants d'artifices. La plupart de ces filles le méprisaient, certaines le soupçonnaient parfois de poursuivre une quête différente et les plus aguerries patientaient dans l'espoir qu'il se décide à choisir l'une d'elles, suffisamment perverse pour lui plaire.

Ce soir-là, Gustave ne songeait pas aux insolites cérémonies qu'il aimait de temps en temps imposer aux femmes. Il buvait, solitaire et amusé par les gesticulations des insomniaques qui l'entouraient, guettant l'instant où l'effarement anéantirait leur excitation futile et raviverait l'angoisse qui les dévorait inexorablement, avec l'évidence d'un inéluctable ennui.

Il connaissait ce sentiment pour s'y être enlisé. Autrefois. Jusqu'à l'épuisement.

Ce temps n'était pas si loin et il ne regrettait rien.

Devant lui, une danseuse se trémoussait sur la scène exiguë. Elle arrachait son dernier vêtement avec un geste las, réprimant à peine un bâillement en dévoilant son corps avachi. L'exhibition virait au grotesque.

Lenoir se leva, sortit rapidement dans la rue et marcha sous la pluie.

La nuit finissait. Les cloches d'une église sonnèrent. Le premier tramway du jour déversa des êtres au visage blême devant le parvis de la cathédrale. Plusieurs hommes entrèrent dans les cafés pour y avaler un alcool ou de la bière.

La ville s'éveillait ainsi par soubresauts.

La beauté de son architecture se profilait sous la froide lueur d'un soleil enrobé de nuages aux couleurs de l'ardoise.

Gustave hésita. Rien ne l'obligeait à retourner en France.

Il aimait prendre des pauses entre chaque affaire.

Jouer au maître du temps.

Au début, il employait une douzaine d'assassins. Tous des soldats perdus. Leur indiscipline l'agaça. Il préféra se débarrasser d'eux et mettre au point une nouvelle méthode d'intimidation qu'il voulut imparable. La forme ultime de chantage, susceptible de détruire l'adversaire le plus féroce. Tuer les enfants.

Léopold accepta cette charge sans aucun état d'âme.

Aujourd'hui, Lenoir ne travaillait qu'avec lui.

Il longea l'imposante façade de la halle aux Draps et dut s'immobiliser. Ses forces l'abandonnaient. La fatigue l'étourdit. Il vacilla, se reprit, avança jusqu'à l'hôtel de la Cour Saint-Georges, y loua une chambre et s'étendit sur le lit pour s'enfoncer dans un sommeil dénué de rêves qui se prolongea jusqu'au début de la nuit.

4

– Ce magma bleu ne colle pas. Tu bâcles.

Marco Vogelard détourna les yeux du tableau et se versa un verre de Coca-Cola.

Un soleil d'hiver diffusait une lumière blanche par la verrière de l'atelier en désordre. Le vacarme d'un chantier proche perturbait les exercices de piano d'une voisine. Un parfum de fricandeau à l'oseille montait de la loge de la concierge.

Debout au milieu de la pièce, Vincent Meisel réfléchissait. Il détaillait son œuvre et commençait à comprendre la nature de son erreur. En procédant à une dislocation par lignes brisées dans la partie inférieure gauche de la toile, il avait cherché à obtenir une dynamique en creux pour inverser le relief contre les ombres. Si la structure de l'ensemble souffrait assez peu de cette tentative, le mouvement distordu tournait pourtant court et la rencontre des formes produisait juste un objet décoratif d'une prétention affligeante.

Marco prit Vincent par les épaules et parla :

– Le regard, Vincent. D'abord, le regard juste… Ensuite, l'économie de moyens. La distance. Et surtout,

la rigueur. Avant la théorie… Autrement, tu succombes au vice du beau aseptisé… Cette fois, ta faute ne sera pas commode à gommer.

Meisel retourna le tableau contre le mur. Pour y revenir plus tard. Jamais peut-être. Le temps lui manquait pour se consacrer à sa passion. Depuis qu'il avait quitté les beaux-arts de Lille, il ne peignait qu'en cachette, dans ce duplex de la rue de la Roquette.

Vogelard était le seul à partager son secret.

Les deux hommes avaient fait leurs études ensemble et s'étaient retrouvés sept ans plus tôt. À Miami.

Vincent participait à un colloque international sur la lutte contre la drogue. À côté de son hôtel, derrière la plage, une petite galerie d'art contemporain exposait des œuvres de Marco. Ce hasard les jeta à nouveau dans les bras l'un de l'autre. Leurs souvenirs d'adolescence ne souillèrent en rien l'amitié ressuscitée.

Ensuite, ils s'appliquèrent à ne plus se perdre de vue.

– Et cette gouache ? demanda Meisel en désignant une toile accrochée au dessus de la porte d'entrée.

Vogelard soupira :

– Franchement, tu vaux mieux que ça. Même pour un flic.

*

Léopold détestait Paris et enrageait de devoir accomplir une mission dans cette ville. D'instinct, il redoutait le pire, persuadé que sa chance l'abandonnerait et qu'une

malédiction le conduirait à sa perte. Aussi, contre toutes ses habitudes, il s'arma d'un revolver pour affronter la capitale.

Sur place, ses craintes augmentèrent. L'anxiété l'oppressait au-delà du supportable. Il ne parvenait pas à atteindre cette sérénité contemplative nécessaire à son corps pour le rendre capable de tuer.

La pagaille régnant dans les rues accentuait son malaise. Il marcha au hasard, ressassant les instructions de Lenoir et trébuchant parfois sur la bordure des trottoirs. Sa déambulation le mena rue Saint-Denis. L'agitation y était vive. Des Pakistanais poussaient des diables ou déchargeaient les camions de tissus à même la chaussée. Les commerçants du Sentier s'interpellaient à la devanture des magasins ou aux terrasses intérieures des nombreux cafés. Certaines prostituées provoquaient franchement les passants troublés. Le néon des peep-show proposait diverses combinaisons aux voyeurs potentiels. Les joueurs de bonneteau appâtaient leurs victimes à l'aide de complices et sous la surveillance d'un guetteur. Une odeur de graisse rance, de pneus surchauffés et du gaz d'échappement des voitures masquait mal les relents de sueur et d'urine. Des flots d'injures jaillissaient de partout pour se couler dans la rumeur bruyante de cette fin de matinée.

Léopold traversa la rue Réaumur en tournant le dos au Châtelet. Il espérait vider son esprit et trouver une salle de cinéma sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Des hommes le bousculaient. Les filles l'aguichaient avec des sourires prometteurs.

Il avançait péniblement au milieu de cette foule interlope. La panique dérégla sa marche. Il s'appuya contre un mur et concentra ses dernières forces pour ne pas perdre connaissance.

– Vous ne vous sentez pas bien ?

La femme avait parlé d'une voix douce.

Il sortit de sa torpeur et la regarda.

Elle était debout à côté de lui, vêtue d'une jupe en cuir rouge assortie d'un manteau de fourrure rose pâle ouvert sur un chemisier blanc. Jeune. Belle. Le teint mat. Les cheveux tirés en arrière mettaient en valeur la largeur de son front bombé et la grandeur de ses yeux taillés en amande.

Il lui demanda s'il pouvait monter. Elle tendit la main vers l'appui de fenêtre pour y ramasser son sac et dit :

– Je suis là pour ça.

Ils entrèrent dans le passage du Caire et suivirent un long couloir à ciel ouvert, pavé de pierres disjointes et glissantes. Un rat s'enfuit à leur approche et s'embusqua dans la gueule rouillée d'une gouttière en fer. Des sacs de plastique débordant de papiers souillés s'étalaient sous la cage d'escalier. Les murs suintaient. La crasse.

Ils gravirent ensuite des marches délabrées et souvent jonchées d'immondices. Installé sur un tabouret à la hauteur du troisième étage, un homme fort et trapu contrôlait attentivement les allées et venues des filles.

Ils arrivèrent enfin devant une porte blindée.

La femme l'ouvrit et fit entrer son client. L'état de la chambre contrastait avec la vétusté de l'immeuble. Tout y était neuf et d'une propreté impeccable.

La prostituée poussa le verrou en récitant :

– Je m'appelle Aïsha. C'est quatre cents si tu veux que je me déshabille complètement.

Le tueur ne répondit pas.

Il fixait les jonquilles fraîches qui s'épanouissaient dans un vase de faux cristal, évitant ainsi de croiser le reflet de son image dans le miroir suspendu au-dessus du lavabo de faïence bleue. Des larmes lui embuaient les yeux. Il ne souhaita pas que des souvenirs puissent profiter de sa fragilité pour refluer en lui.

Tout en demeurant silencieux, il déposa deux billets de cinq cents francs sur la table de nuit.

La jeune femme les rangea dans le tiroir d'une commode et, ôtant sa jupe, elle lui indiqua une chaise où il entassa ses vêtements en prenant garde à ne pas laisser échapper le rasoir et le revolver des poches de sa veste.

Assise sur le bord du lit, Aïsha l'attendait.

Elle se méfiait de la timidité fébrile de son généreux visiteur. Quelques détails trahissaient en lui une autre personnalité que celle affichée par son apparence banale. La bouche aux lèvres minces et crispées. Une rigidité dans les doigts. Des gestes de prédateur.

Pourtant elle devinait qu'il n'exigerait rien d'insolite. Sa science des hommes le lui certifiait. L'amateur de bizarre se comporte autrement. Elle le savait. Et pourtant, elle sentait que son client pouvait être dangereux.

Quand il enleva son maillot de corps, elle reconnut la nature des cicatrices au niveau du poumon droit. Des

traces de blessures par balles. Elle s'abstint d'y attarder son regard et se protégea avec un sourire lointain.

Léopold accepta le préservatif sans discuter.

Elle prit la verge dans sa bouche et il éjacula aussitôt.

*

– Une fricassée de coquilles Saint-Jacques et un verre de Coca-Cola.

Vincent désapprouva le choix de Marco.

– Depuis que tu vis entre Lille et Miami, ton sens de la gastronomie décline. Jadis, tu ne crachais pas sur le chablis.

– Oui. C'était à l'époque où tu vomissais la police.

Meisel n'insista pas, commanda du vin blanc pour accompagner ses filets de perche et se rembrunit en silence.

Vogelard sentit l'inquiétude de son ami.

– Arrête de te renfrogner. Je vais finir par croire que ma compagnie te déplaît.

Vincent se passa la main dans les cheveux et soupira :

– Je suis désolé. Je pensais au boulot.

– Tu es toujours aux stups ?

Meisel acquiesça de la tête et redevint taciturne.

Marco avala un comprimé de Valium, sortit un calepin de son vieux blouson et dessina des volutes éclatées sur une page vierge.

Son compagnon regardait les clients du restaurant du square Trousseau. Ils prenaient le café ou des digestifs. La

plupart avait terminé de déjeuner. Les bribes de leurs conversations parvenaient jusqu'à sa table. Mais le policier ne les entendait pas. Rien ne réussissait à le distraire de son idée fixe et l'angoisse le happait chaque seconde davantage.

Il résolut de s'épancher auprès de son ami.

– Marco, au moment exact où tu vas monter dans le Corail pour Lille, j'alpaguerai un dealer. Un sale mioche de douze ans qui vend de la purée de mort aux gosses de son lycée. Un fils à papa. Je ne le louperai pas. Ce genre de flagrant délit peut m'attirer les pires emmerdements. J'agis sans ordres. Sans appui. C'est un coup pourri, mais je dois le tenter. Je le dois.

Vogelard ne noircissait plus le papier.

– Quand cesseras-tu de croire à cette justice à la con ?

Meisel tenta de protester, mais Marco ne lui en laissa pas le temps.

– Tu ne changeras donc jamais ? Toujours à gratter tes plaies. Toujours à enfoncer tous les péchés du monde sous ta peau. Toujours à punir selon ta loi. Pour te punir, toi ! N'oublie pas que je connais tes véritables raisons. J'étais dans la bagnole. À côté de toi. Le jour de l'accident. Alors, si tu veux continuer à payer ta dette en pourchassant les autres, ne m'en parle pas. Ne m'en parle jamais.

Il jeta de l'argent sur la table et sortit du restaurant.

*

La couleur mauve de la moquette jurait avec le camaïeu turquoise du papier peint. La moleskine jaune des cana-